

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)

POUR LA PUBLICITÉ

S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT

A L'HOTEL DU « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C<sup>ie</sup>  
8, place de la Bourse

## LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION  
26, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 »	37 »	75 »
Union postale	21 »	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

**Ecoliers arriérés** : PAUL STRAUSS.  
**La Vie hors Paris** : Le château de Widelville : VIVONNE.  
**Un livre du duc d'Orléans** : « La Revanche de la banquise » : ANDRÉ NÉDE.  
**La crise orientale** : Situation stationnaire.  
**« La route d'Eméraude »** : JACQUES NARGAUD.  
**M. Paul Strauss** à l'Académie de médecine : HORACE BIANCHON.  
**La Chambre** : Le complémentaire : PAS-PERDUS.  
**Le Sénat** : AUGUSTE AVRIL.  
**Dessin** : La demoiselle du vestiaire : ABEL FAIVRE.

PAGES 4, 5 ET 6

**L'Angleterre et les nouveaux tarifs** : EMILE BIER.  
**Le monde religieux** : Le congrès diocésain : JULIEN DE NARFON.  
**La Croix-Rouge française** : CHARLES DAUZATS.  
**Journaux et Revues** : ANDRÉ BEAUNIER.  
**Gazette des Tribunaux** : L'enlèvement de Mlle Bassot : GEORGES CLARETIE.  
**Les Théâtres** : Comédie-Française : « Antigone »... Théâtre de « l'Œuvre » : « Médée »... « La Vie de l'Homme » : FRANCIS CHEVASSU.

## Ecoliers arriérés

L'éducateur ne doit jamais jeter le manche après la cognée ; il aurait tort de se décourager, même devant la tâche la plus ingrate. Les formes les plus graves de la dégénérescence intellectuelle et physique, parmi les enfants, n'excluent pas un espoir relatif d'amendement. Aucune cure d'imbécillité juvénile n'est d'avance et radicalement impossible. Je sais bien que les scrupules s'éveillent au spectacle de certaines dépenses, tenues pour excessives ou inutiles en comparaison de leur rendement. Quelques néo-Spartiates, dont le cœur saignerait si leur thèse était appliquée jusqu'au bout, n'hésitent pas à critiquer la dotation des services d'enfants idiots qui, comme à Bicêtre ou à la Salpêtrière, ont été mis à la hauteur de tous les progrès. A moins d'adopter la théorie d'Aristote et d'interdire qu'on prenne soin des enfants contrefaits, débiles, dégénérés, la raison et le sentiment s'accroissent à mesure que la sauvegarde de l'enfance déshéritée parmi les devoirs inéluctables des familles d'abord, de la société ensuite.

A supposer que l'on voulait fixer une limite au-delà de laquelle l'effort de protection, d'enseignement, d'assistance serait en quelque sorte désavoué, — doctrine cruelle et inacceptable ! — il faudrait un critérium sûr à la base d'un tel ostracisme renouvelé de Lacédémone. Quel justicier implacable assumerait la responsabilité de vouer à l'ignorance totale, indélébile, irrémédiable des petits êtres au cerveau malade, à l'intelligence atrophie, alors que parfois une étincelle jaillit des crânes les plus obtus ? Et, si la pédagogie anormale, inventive, ingénieuse, accomplissant des prouesses dans les circonstances les plus difficiles, si l'éducation des sens et de l'esprit parvient à éclairer les figures les plus bestiales, comment les savyteurs de l'enfance pourraient-ils se désintéresser et se détourner de la catégorie de débiles mentaux la moins atteinte, de celle dont le relèvement est le plus prompt et le plus aisé ?

Sans doute, aucune objection de principe ne se dressait contre le projet nouveau de classes spéciales et d'écoles de perfectionnement pour les enfants arriérés. Un courant de sympathies, de sollicitude attentive se dessinait en faveur d'une cause mal connue en France, encore que la médecine-pédagogie, le traitement des maladies de l'esprit, soit de provenance française et que la plupart des victoires remportées sur l'idiotie, sur l'imbécillité aient été gagnées par nos compatriotes, depuis Edouard Seguin jusqu'à Bourneville.

Il n'en faut pas moins entasser les preuves, accumuler les arguments, pour que la réalisation d'un programme facultatif de sauvetage scolaire ne se heurte pas à l'indifférence ou au scepticisme. Souvent les lois devançant les mœurs, elles contraindent les habitudes, froissent des préjugés et leur prestige s'en ressent. Toutes les fois, au contraire, que le statut législatif consacre des faits et se modèle sur la réalité, il acquiert une force plus grande, une autorité plus haute. Tel est le cas de ces classes d'arriérés qui, d'ores et déjà, fonctionnent avec succès à Paris, à Levallois-Perret, à Lyon, à Bordeaux, dans d'autres villes encore, sans parler de l'étranger où les essais les plus concluants, les plus favorables, ont été poursuivis de toutes parts.

De quoi s'agit-il ? De médecine mentale ? Pas le moins du monde dans l'espèce ; tout bonnement et très simplement d'une méthode d'enseignement, général et professionnel, appropriée à des catégories d'élèves retardataires, arriérés, plus ou moins indociles, plus ou moins délaissés. Associés à la même œuvre, des médecins et des instituteurs ont pensé que, si des guérisons inespérées étaient obtenues dans la clientèle des malades ou des infirmes de l'intelligence, à plus forte raison des résultats remarquables de dégrèvement et d'utilisation seraient acquis au profit des jeunes sujets légèrement atteints de débilité mentale ou d'instabilité. Mêlés à leurs camarades normaux, soumis aux mêmes exercices et à la dis-

cipline commune, ces arriérés d'âge scolaire se découragent, se rebutent, et finissent par fréquenter la pernicieuse école buissonnière, où se perdent et se corrompent tant d'enfants et d'adolescents des villes et des campagnes.

Si, au contraire, ces oubliés de l'enseignement, ces délaissés de l'école primaire sont mis à part, élevés séparément par petits groupes, c'est un sauvetage complet qui s'opère, d'abord au point de vue intellectuel et moral, ensuite au point de vue professionnel et social. Les faits démontrent que, presque toujours, les souffre-douleur, maltraités à cause d'une tare ou d'une infirmité, parce qu'ils passent pour des innocents ou des faibles d'esprit, reviennent à l'optimisme et à la quiétude, à mesure que leur cerveau s'éclaire, que leur main est moins gauche et qu'ils vivent dans une atmosphère moins hostile.

Les initiateurs parisiens — ils m'excuseront de ne pas les nommer, dans l'impossibilité où je me trouve de les désigner tous — ont eu la pensée la plus généreuse et la plus touchante. Des classes spéciales d'arriérés ont été installées, avant le vote de la loi, dans des écoles de garçons et de filles. Des maîtres et des maîtresses, dont la patience égale l'ingéniosité, tentent fructueusement de ramener au niveau ordinaire quelques-uns de ces petits retardataires, presque partout négligés et jetés à la rue ; ils le font au moyen de leçons de choses, d'exercices divers, de travaux manuels, ils recourent aux moyens les plus intelligents. Le patronage exercé par de grands élèves des classes voisines sur leurs camarades arriérés n'est pas un de ceux qui méritent le moins d'intérêt. On voit les petites mères, à l'école de filles, les moniteurs, à l'école de garçons, suivre pendant un mois ou plus un ou une pupille, s'intéresser à leurs études, s'efforcer de les distraire, de les adoucir, de leur inspirer des sentiments de camaraderie.

Chaque moniteur — un élève normal de treize ans, par exemple — rédige un rapport sur son pupille ; les petites mères écrivent leurs impressions. Rien n'est plus profitable aux uns et aux autres, aux pupilles comme aux patrons et aux petites mères. Cette organisation d'enseignement mutuel, qui rapproche sans confusion et sans préjudice des élèves en bonne santé mentale et des écoliers moins favorisés intellectuellement, n'est pas seulement utile pédagogiquement, par l'aide que le moniteur apporte au professeur d'enfants arriérés ; elle éveille dans la jeunesse heureuse un sentiment généreux et fraternel. Et combien aussi les parents, affligés d'enfants déshérités, ne sont-ils pas émus de ce surcroît de vigilance et d'un tel prolongement de soins et de tendresse !

Aussi la classe de perfectionnement pour enfants arriérés, appelée à diminuer le contingent des vagabonds et même des délinquants juvéniles, se présente-t-elle sous sa physionomie parisienne et française, non seulement comme une œuvre nécessaire de préservation morale de la jeunesse, mais encore comme un instrument utile d'éducation de la bonté.

Paul Strauss.

## LA VIE HORS PARIS

## Le Château de Widelville

Souvent nous ignorons, tant Paris nous occupe ou nous suffit, les buts d'agréable excursion de notre voisinage accessible. Accessible, car la plupart des châteaux sont fermés. L'Odéon profanum vulgus du vicil Horace se cache généralement sous la consigne inflexible, égoïste mais naturelle, donnée par les châteaux à leur plus gracieux d'ordinaire. La mine rébarbative de leurs portiers se chargeant au surplus de traduire en français le latin suranné.

Tel n'est point le cas de Widelville que l'on peut visiter le lundi, soit que l'on descende à Plaisir-Grignon, sur la ligne de Dreux, soit que de Versailles, on prenne le tramway de Maule, en s'arrêtant à Crespières ; soit que l'auto vous dispense de ces moyens de traction démocratiques. Il faut en savoir gré au comte et à la comtesse de Galard, propriétaires de ce joli château, car il vaut d'être vu, instantanément, dessiné, étudié même. Il est Louis XIII, très pur de style, brique et pierre, à deux étages mansardés. Les doutes qui l'entourent, comme un revenez-y moyenâgeux, montrent que la sécurité n'entraîne pas aussi vite dans les âmes cavalières d'un temps encore mal pacifié que le soleil ou la fraîcheur des soirs dans leurs maisons. L'inévitable nymphée, la grotte de rocaillie, salon rustique des flirts par madrigaux, à la mode d'alors, se dissimule dans un bosquet. Une vague atmosphère, moins de tristesse que de mélancolie, flotte sur l'ensemble. On croit voir errer là, dans les parterres à la française, dolente et voilée d'ombre, la plainte seigneuriale des gentilshommes, dépossédés d'autrefois. Toute la physionomie reste ancestrale, les progrès citadins avec leurs ampoules de lumière et leur *allô ! allô !* n'ont pas pris possession du lieu.

Comme l'extérieur, l'intérieur est de l'époque. Mobilier sévère et superbe ; portraits d'ancêtres dont peut-être un Galard, sire de Limeuil, grand maître des arbalétriers de Philippe le Bel, premier personnage en vue du nom. Chambres de Louis XIII et de Louis XIV ; plaques d'inscriptions commémoratives de visites royales au cours des chasses ; partout l'empreinte d'une forte race de féodaux de belle prestance, bien implantée dans le terroir.

S'il faut en croire d'Hozier, combien les uns s'appellent Galard et les autres Béarn, tous les Galard sont Béarn, tous les Béarn (prononcez Béar) sont Galard. Dans l'ancienne France, les princes du sang : princes de Bourbon-Condé, de Bourbon-Conti, de Lamballe, etc., étaient seuls princes français ; leurs princes étaient tous au titre étranger ;

princes du Saint-Empire habituellement. Lorsque le comte de Béarn, chef de sa branche, épousa, vers la fin de l'Empire, Mlle de Périgord, fille unique du prince de Chalais, il s'adjoignit, régulièrement, et suivant le mode général, un titre de prince étranger dont il était en possession. Mais, d'autre part, la vicomte de Béarn étant passée des ducs de Gascogne à la maison d'Albret, et du royaume de Navarre à la couronne de France, elle était devenue apanage royal. Les rois de France et de Navarre étaient vicomtes de Béarn. Aussi, quand le comte de Béarn fit part respectueuse de son mariage à l'auguste exilé de Frohsdorf, en signant prince de Béarn : *Et dire que je ne suis que vicomte !* soupira Monsieur le comte de Chambord en tendant la missive à son fidèle Monty.

Les maîtres de Widelville, le comte et la comtesse, leurs deux jeunes fils et leur fillelette, sont des Galard, branche de Sal de Bruc, très attachés au nom patronymique de vieille souche. La comtesse, elle-même, née de Galard, membre de la Société des bibliophiles, écrit élégamment. Elle a publié un volume intéressant : *Voyage au cap Nord*. Le comte Hector de Galard, gentilhomme de sport et de club, fusil de premier ordre, donne de belles chasses sur son domaine. Du temps du comte Hector, son père, le gibier y surabondait à tel point qu'un fermier nouveau, à la vue des troupeaux de lièvres menaçant de tondre ses blés, déclara ne savoir signer son bail que contre promesse de détruire. On tua, sans compter les perdreaux, cent lièvres par battue ; on n'en tua plus qu'une trentaine. Les amis invités sont le duc de Lynnes, le duc d'Uzès, le duc de Noailles, les comtes Joseph et Bernard de Gontaut-Biron, le comte Martin du Nord, le comte Charles de L'Aigle, le comte Elis d'Avary, le comte H. Costa de Beauregard, ancien capitaine des chasses de Napoléon III, etc., etc.

Widelville donne un bel exemple d'existence seigneuriale large et bienfaissante. La vie de château se complique d'habitudes des frais, des déceptions qu'entraîne la culture des primeurs, des fleurs, des fruits, des légumes de toute sorte, d'autant qu'ici les serres magnifiques sont tentatives. Un forfait raisonnable à tant par mois, passé avec leur chef jardinier, simplifie le problème et délivre les châtellains d'un des tracas qui pourraient éloigner de l'existence aux champs. Tenir bon, résister aux attractions de la vie parisienne, nomade ou anglonormande, vivre chez soi, maintenir par la terre le contact familial établi de père en fils, affectionner sa terre... c'est l'esprit des bons châtellains, dont ceux de Widelville, c'est se rapprocher du paysan, jaloux de ses parcelles qu'il aime, c'est aimer de plus la France... tombeau de nos aïeux, berceau de nos amours...

Vivonne.

## Échos

## La Température

La journée d'hier a été assez belle, c'est-à-dire sans brume et sans neige, avec un soleil qui, pendant plusieurs heures, a fourni une clarté réjouissante. Mais la température est encore en baisse et les minima ont été de 3° à 4° au-dessous de zéro tant en ville qu'en banlieue. L'après-midi, le thermomètre marquait à Paris 2° seulement au-dessus de zéro.

La pression barométrique, stationnaire après baisse accentuée, accusait à midi 748<sup>mm</sup>. Elle est supérieure à 765<sup>mm</sup> en Islande et dans le voisinage des Açores.

On signale encore des neiges et des pluies sur presque toute l'Europe ; en France il a plu à Lorient, à la Hague et à Nice. La température a monté sur nos régions, sauf dans le Nord-Ouest et le Sud-Est.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0° à Cherbourg et à Brest, 1° à Marseille, 2° à Cette, 3° à Cap-Béarn et à Perpignan, 4° à Ouessant et à Biarritz, 5° à Alger et à Orléans.

Au-dessous de zéro : 1° à Boulogne, à Toulouse, à Lorient, à l'île d'Aix, 2° à Rochefort et à Bordeaux, 3° à Dunkerque, à Limoges et à Clermont, 4° à Lyon, à Nantes et au Mans, 5° à Charleville et à Belfort, 6° à Nancy, 7° à Besançon et à Gap.

En France, des chutes de neige ou de pluie sont encore probables ; le temps va rester un peu froid.

(La température du 2 mars 1909 était à Paris : 3° au-dessus de zéro le matin et 4° au-dessus l'après-midi ; baromètre : 746<sup>mm</sup> ; neige très abondante.

Nice. — Température : à midi, 17° ; à trois heures, 17°.

Du New-York Herald : A New-York : Temps couvert. Température : maxima : 77° ; minima : 27°. Vent sud-ouest, faible.

A Londres : Temps très beau. Température : maxima : 4° ; minima : - 5°. Baromètre, 746<sup>mm</sup>. Vent sud-sud-ouest, faible.

A Berlin : Neige. Température (à midi) : 0°.

## Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Figaro :

Prix Elan : Forbach ; Floridor.  
 Prix du Maine : Filibuster ; Footit.  
 Prix de Mortagne : Elysée ; Epinal.  
 Prix des Lilas : Flèche ; Friandise.  
 Prix Grande-Dame : F. Rousseau ; Fémina.  
 Prix des Gibouilles : Fortunio ; Frascati.  
 Prix de Levallois : Enoch ; Elisabeth.

## A Travers Paris

Le roi d'Angleterre en France.

S. M. Edouard VII, dont nous avons annoncé le passage à Paris, sera notre hôte jeudi et vendredi.

Il arrivera demain soir par train spécial et ne repartira que samedi pour Biarritz.

Le souverain rendra visite au Président de la République après-demain vendredi dans la matinée.

Le Président de la République et Mme

Fallières offriront, ce même jour, un déjeuner en l'honneur de Sa Majesté.

Le roi Edouard sera reçu à l'Élysée avec les honneurs souverains ; mais, comme il voyage incognito, le déjeuner de la Présidence qui suivra sa visite gardera le caractère d'intimité qui convient en la circonstance, et qui marque d'ailleurs d'autant plus la cordialité des relations existant entre les deux chefs d'Etat.

La Chambre et la chambrière.

Nous avons une Chambre frivole. Avant-hier, il y eut, pour voter l'amendement Magniaudé, 320 voix contre 204. Hier, il y eut, pour repousser le même amendement Magniaudé, 294 voix contre 185. De sorte que M. Magniaudé avait avant-hier 320 partisans ; il n'en eut hier que 185. Autant dire que, pendant la nuit, 135 députés ont tout à fait changé d'opinion.

Que leur est-il donc arrivé?... Leur a-t-on fourni de nouveaux arguments ? Les a-t-on persuadés d'une erreur qu'ils commettaient?... Non pas !... Et, comme M. Magniaudé le disait, tout simplement le ministère a, ainsi qu'il a managé, fait claquer la chambrière.

Qui donc disait qu'il n'est pas difficile de gouverner la France ?... Cet homme avait raison !...

Seulement, si la Chambre est à ce point docile et si, désormais, elle ne fait qu'obéir aux injonctions du président du Conseil, c'est le président du Conseil qui gouverne tout seul. Comme cet autre, il n'aura, l'un de ces jours, qu'à fermer les portes de la Chambre et à y coller cet écriteau : « Maison à louer » !...

Finances.

Comme Pangloss, M. Caillaux trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et des ministères. Si l'on ne souvient que de ses discours, la France ne connaît pas, depuis le baron Louis, de budgets plus florissants et mieux équilibrés. Mais hélas ! il y a les discours et il y a la réalité.

Elle vient d'apparaître d'une manière saisissante, et qui donne un singulier démenti à l'optimisme de notre grand argentier, dans les nouveaux cahiers de crédits supplémentaires dont la Chambre a été saisie hier.

Le gouvernement a besoin de 14 millions pour faire face à des dépenses engagées.

Cette nouvelle note, créée dans le budget de 1908 un nouveau déficit. Comme, d'autre part, les excédents de dépenses du dernier exercice étaient de 74 millions, et qu'en ajoutant à ce chiffre 50 millions d'obligations sexennaires on obtient un déficit total de plus de 134 millions, il n'y a, semble-t-il, pas lieu de se féliciter de la gestion financière de M. le ministre des finances et de la majorité qui l'accable de sa confiance.

Si l'on ajoute que M. Caillaux demande déjà, à la charge de l'exercice 1909, des crédits supplémentaires s'élevant à plus de dix millions, on a comme un vague aperçu du déficit budgétaire de l'année courante. Et dire que M. Caillaux affirmait dur comme fer que la situation financière de la France ne fut jamais plus brillante !

Nous apprenons l'arrivée à Paris, de Saint-Petersbourg, de la sœur du pauvre Caran d'Ache, Mme Maroussin-Poiré, l'artiste célèbre des théâtres impériaux. Frère et sœur, donés l'un et l'autre d'un beau talent, étaient grands amis ; la mort du frère tendrement aimé a cruellement éprouvé la sœur.

Artiste dramatique, poëtesse et compositeur, Mme Maroussin-Poiré est très appréciée en Russie, pour ses poèmes et ses romances, qu'elle chante elle-même volontiers avec un art délicieux.

Sait-on que le poète viennois Grillparzer, dont la *Médée* fut avant-hier représentée au théâtre Marigny, faillit naguère écrire un opéra en collaboration avec Beethoven ? Voici dans quelles circonstances : Grillparzer et Beethoven se connaissaient et se fréquentaient depuis 1804, s'étant rencontrés en soirée chez un oncle de Grillparzer, Beethoven, depuis ce temps, carressait le rêve d'avoir à mettre en musique un libretto de Grillparzer, mais trop timide pour s'en ouvrir à celui-ci, il pria le comte Maurice Dietrichstein de tenter en son nom auprès de Grillparzer une démarche, qui ne reçut pas un accueil aussi enthousiaste qu'on le pourrait croire. « J'avoue », rapporte Grillparzer dans son journal, que cette proposition me causa quelque effroi : d'abord l'idée de rédiger un libretto ne me soulevait guère ; ensuite Beethoven était sourd, complètement sourd, et ses derniers ouvrages, d'un caractère abstrait si prononcé, me faisaient douter qu'il fût encore capable de composer un opéra. » Néanmoins Grillparzer se mit au travail et il conçut alors son poème de *Mélusine*. On Blaze de Bury se plaisait à voir un ascendant direct de *Tannhäuser*. Beethoven s'en montra enchanté. « Ma partition est là tout entière », s'écria-t-il, je n'ai plus qu'à l'écrire ! » La mort, hélas ! vint l'empêcher de conformer ses actes à ces paroles. Le projet d'opéra s'évanouit donc en fumée. *Mélusine*, toutefois, ne manqua pas absolument sa destinée, car Mendelssohn en prit texte pour la fameuse symphonie qui porte ce titre.

Le prince d'Arenberg vient de succéder à Napoléon sur la sellette du maître Frémiet, qui, maintenant, exécute la statuette de son confrère de l'Académie des beaux-arts.

Et pendant que l'illustre artiste, à petits coups d'ébauchoir, traduit sur un bloc léger de cire l'élégante silhouette, l'attitude, le geste, la vie même du modèle qui cause là, en attendant la séance,

dans son atelier de l'Institut, le prince, devant le tapis de neige de la cour du palais Mazarin, évoque son récent voyage à Suez, « où les cythares et les roses étendent sur les jardins leur manteau d'or et de velours ».

Cette allusion florale au printemps, qui s'attarde là-bas et se fait par trop attendre ici, rappelle à Frémiet deux petits mouchoirs de soie « héliotrope » qu'il a vus l'autre jour — on ne devinerait jamais où ! — dans la cantine de voyage de l'Empereur Napoléon, qu'on lui montrait aux Invalides.

Ces mouchoirs « héliotrope » avaient échappé aux historiographes de Napoléon. Et pourtant, quel joli souvenir !... C'est Joséphine qui, lors de la campagne d'Italie, en avait garni la cantine de Bonaparte, et l'Empereur les avait toujours gardés jusqu'à Sainte-Hélène.

On a décidé de suspendre M. Patouillard, le commissaire de police d'Enghien-les-Bains. Au fond, ce magistrat n'a peut-être eu qu'un tort : il était trop parisien. Soucieux d'assurer à sa localité les derniers perfectionnements de la capitale, il faisait venir de Paris, à grands frais, ce qu'il y a de mieux comme cambrioleurs. Ces messieurs exécutaient sous sa direction les plus jolis tours de leur répertoire. Et M. Patouillard survenant toujours à temps pour empêcher les choses d'aller trop loin, le public se retirait chaque fois très content de sa soirée.

Ce système pourtant présentant des périls, M. Patouillard, encouragé par le succès, n'aurait sans doute pas manqué d'étendre son entreprise. Après les cambriolages, il eût fatalement abordé les attaques nocturnes, les combats d'apaches et les meurtres à domicile. Or, ici, la moindre erreur de mise en scène, le moindre retard dans l'arrivée des contrôleurs risquaient d'entraîner les pires désastres. On voit très bien M. Patouillard consultant brusquement sa montre, au beau milieu d'une manille parlée, et s'écriant avec effroi :

— Bon sang ! cinq heures et demie !... Et moi qui ai un assassinat pour six heures précises !

On a donc bien fait de le suspendre. Mais n'en concluons pas que la carrière de cet aimable boulevardier soit brisée. D'ores et déjà, il a sa place toute marquée dans la police politique, où souvent l'on n'organise les attentats que pour avoir le plaisir de les réprimer. — Tircis.

On a décidé de suspendre M. Patouillard, le commissaire de police d'Enghien-les-Bains. Au fond, ce magistrat n'a peut-être eu qu'un tort : il était trop parisien. Soucieux d'assurer à sa localité les derniers perfectionnements de la capitale, il faisait venir de Paris, à grands frais, ce qu'il y a de mieux comme cambrioleurs. Ces messieurs exécutaient sous sa direction les plus jolis tours de leur répertoire. Et M. Patouillard survenant toujours à temps pour empêcher les choses d'aller trop loin, le public se retirait chaque fois très content de sa soirée.

Ce système pourtant présentant des périls, M. Patouillard, encouragé par le succès, n'aurait sans doute pas manqué d'étendre son entreprise. Après les cambriolages, il eût fatalement abordé les attaques nocturnes, les combats d'apaches et les meurtres à domicile. Or, ici, la moindre erreur de mise en scène, le moindre retard dans l'arrivée des contrôleurs risquaient d'entraîner les pires désastres. On voit très bien M. Patouillard consultant brusquement sa montre, au beau milieu d'une manille parlée, et s'écriant avec effroi :

— Bon sang ! cinq heures et demie !... Et moi qui ai un assassinat pour six heures précises !

On a donc bien fait de le suspendre. Mais n'en concluons pas que la carrière de cet aimable boulevardier soit brisée. D'ores et déjà, il a sa place toute marquée dans la police politique, où souvent l'on n'organise les attentats que pour avoir le plaisir de les réprimer. — Tircis.

UN BEL Avenir

On a décidé de suspendre M. Patouillard, le commissaire de police d'Enghien-les-Bains. Au fond, ce magistrat n'a peut-être eu qu'un tort : il était trop parisien. Soucieux d'assurer à sa localité les derniers perfectionnements de la capitale, il faisait venir de Paris, à grands frais, ce qu'il y a de mieux comme cambrioleurs. Ces messieurs exécutaient sous sa direction les plus jolis tours de leur répertoire. Et M. Patouillard survenant toujours à temps pour empêcher les choses d'aller trop loin, le public se retirait chaque fois très content de sa soirée.

Ce système pourtant présentant des périls, M. Patouillard, encouragé par le succès, n'aurait sans doute pas manqué d'étendre son entreprise. Après les cambriolages, il eût fatalement abordé les attaques nocturnes, les combats d'apaches et les meurtres à domicile. Or, ici, la moindre erreur de mise en scène, le moindre retard dans l'arrivée des contrôleurs risquaient d'entraîner les pires désastres. On voit très bien M. Patouillard consultant brusquement sa montre, au beau milieu d'une manille parlée, et s'écriant avec effroi :

— Bon sang ! cinq heures et demie !... Et moi qui ai un assassinat pour six heures précises !

On a donc bien fait de le suspendre. Mais n'en concluons pas que la carrière de cet aimable boulevardier soit brisée. D'ores et déjà, il a sa place toute marquée dans la police politique, où souvent l'on n'organise les attentats que pour avoir le plaisir de les réprimer. — Tircis.

UN LIVRE

DU

LA REVANCHE DE LA BANQUISE

Notre Europe pacifique n'offre plus guère à l'activité des princes que le champ des conquêtes pacifiques de la science. On sait quels éminents services le prince de Monaco a rendus à l'océanographie et dans quel intéressant ouvrage il retrace sa « Carrière d'un navigateur ». Un prince de la famille d'Orléans, le prince Henri, parcourt l'Asie, laissant le souvenir d'un courageux explorateur, et l'on dit que le duc d'Abrazes est sur le point de renouveler ses expéditions lointaines dans les mers polaires.

C'est de ces régions désolées que le duc d'Orléans nous entretient aujourd'hui, dans un fort beau volume ayant pour titre : *La Revanche de la banquise* ; titre modeste, puisqu'il sous-entend la victoire de la nature sur les entreprises de l'homme, mais titre attrayant puisqu'il nous promet le récit de la lutte d'une volonté isolée contre les forces aveugles de l'océan.

Initié aux mystères des régions arctiques par un premier voyage à travers la banquise, du Spitzberg au cap Philippe, le duc d'Orléans entreprend de pénétrer au cœur de la mer de Kara, sur les traces des Nordenskjöld, des Krusenstern et des Hovgaard.

Parli de Norvège au mois de juillet 1907, à bord de la *Belgica*, le duc d'Orléans espérait profiter de la belle saison pour cheminer à travers les glaces disjointes. Il avait compté sans les caprices d'un été particulièrement hostile. A peine le navire avait-il traversé le Matotchkin-Char, détroit qui sépare comme un fleuve la Nouvelle-Zemble en deux parties, qu'il était cerné, immobilisé par les glaces :

Tout à coup, à cinq heures du soir, une pression formidable se produisit ; la banquise tout entière sembla s'ébranler. Ce qui tout à l'heure avait fait d'une grande manille blanche, couverte de neige avec quelques flaques d'eau, devient brusquement un vaste champ de démolition où chaque pierre serait en mouvement ! Toute cette masse se précipite sur nous avec une très grande vitesse ; on dirait le débâcle d'un fleuve immense.... J'ai passé ma journée à faire de la musique et du fillet ! Il faut que je m'ennuie ! joliment pour me livrer à ce genre d'exercice ; joliment pour cela, cela ne m'était pas arrivé. Je recommande ici mon petit travail de détenu, mais sans même avoir à travers les barreaux de ma fenêtre la vue du petit coin de terre française que me réjouissait alors.

Et pendant un mois cette étreinte des glaces ne se desserrera qu'un moment, laissant au duc et à ses vingt-quatre compagnons, l'espoir de la marche rêvée vers le Nord.

Hélas ! le bon vent d'hier n'a pas duré bien longtemps et la fâcheuse guigne semble nous reprendre. Nous étions comme étouffés au milieu d'un assemblage de coussins qui nous empêchaient de nous mouvoir et au milieu desquels notre hélice tournait lentement sans nous faire gagner un centimètre.

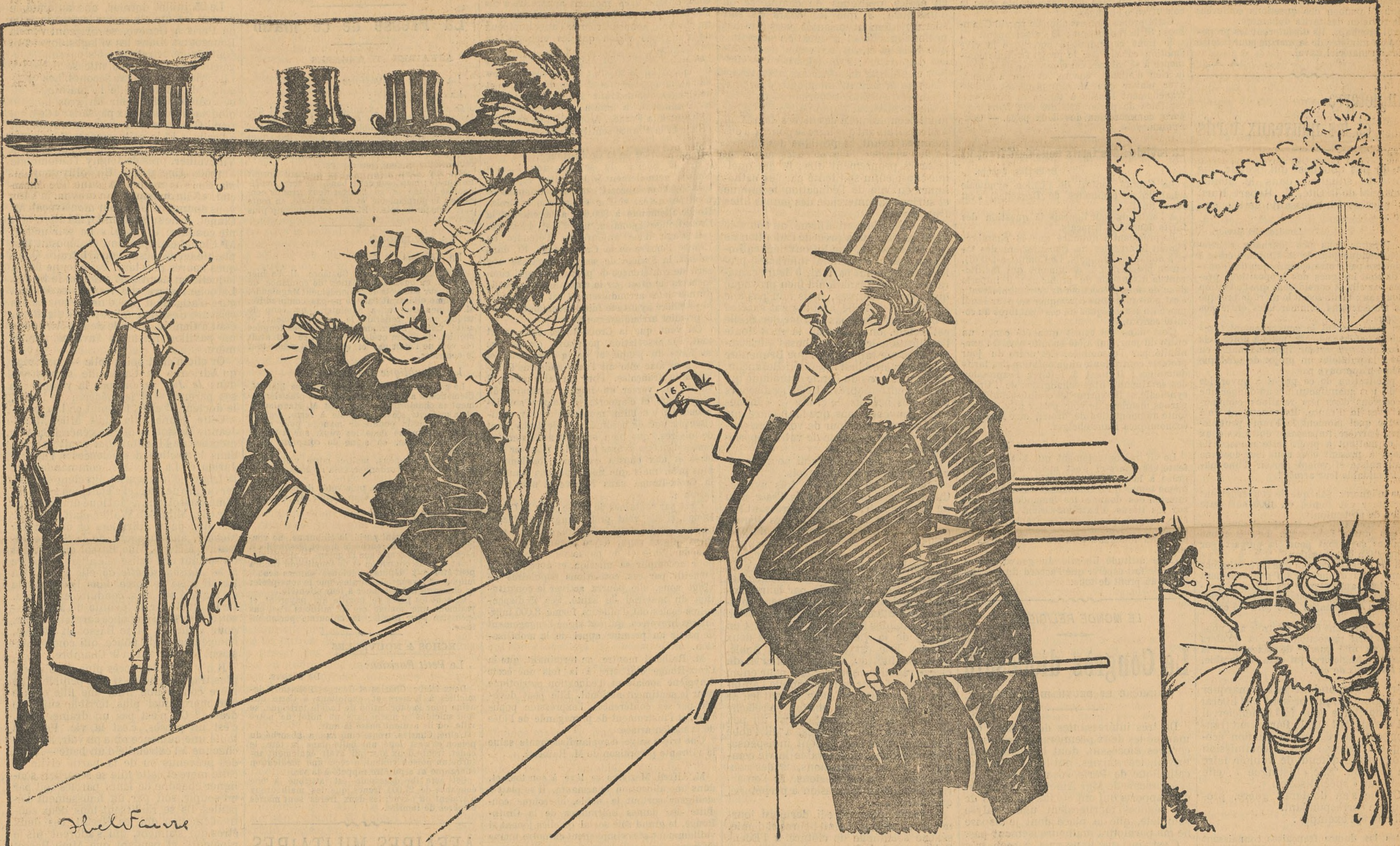






## LA DEMOISELLE DU VESTIAIRE

Par Abel FAIVRE



— Le 168 ne répond pas...  
 — ???...  
 — Oh ! pardon... C'est que, dans la journée, je suis téléphoniste.

## La Route d'Emeraude

M. Jean Richepin, plus d'une fois, a tiré d'un roman une pièce de théâtre. *La Glu*, qu'il est question de reprendre et dont les représentations remontent au début de 1883, est sa plus ancienne tentative de ce genre. Depuis, nous avons entendu *Marika* chanter, sur la musique d'Alexandre Georges, ses chansons tziganes d'une si suggestive étrangeté, et nous croyons savoir que, dès à présent, le poète caresse d'autres projets analogues. Cependant *La Route d'Emeraude*, dont le Vaudeville, ce soir, donne la répétition générale, a ceci de particulier que, pièce de Jean Richepin, elle fut tirée d'un roman de M. Eugène Demolder.

M. Richepin avait, n'est-ce pas ? depuis assez longtemps, à d'assez fréquentes reprises, fait ses preuves de dramaturge original, pour hésiter, quand l'envie lui en prendrait, à jeter dans une action dramatique des héros qui ne lui appartenaient pas en propre, mais qui l'auraient séduit et qui l'animerait, — tout le moins, d'un souffle lyrique, — bien à lui.

Sans doute, l'analyse d'un caractère, sa peinture par petites touches minutieuses, juxtaposées à l'infini, à la manière des pointillistes, est une chose, et c'en est une autre que la traduction de ce caractère en actes, dont les ressorts restent dans l'ombre, puisque l'art au théâtre est moins de mettre les mobiles à nu que de laisser à la perspicacité du spectateur l'intérêt de les découvrir, au fur et à mesure que l'action est de plus en plus poussée vers son dénouement.

Où, certes, la marche lente du livre et la hâte cinématographique de la scène sont choses à tel point différentes qu'elles sont bien près de paraître contradictoires et inconciliables. Et cependant, devant l'imagination du poète, tout roman, si peu qu'il soit imprégné de vie, s'anime singulièrement ! Tandis qu'il lit, les personnages se dressent d'entre les pages et se meuvent, comme de véritables êtres de chair et d'os, dans un monde réel où ils ne sont plus seulement visibles aux yeux de l'esprit.

Aussi bien le roman d'Eugène Demolder, en qui M. Albert Mockel, son compatriote, a salué « le descendant authentique des peintres flamands les plus sensuels » ; aussi bien *La Route d'Emeraude* débordait-elle d'assez de vie vivante, ardente et violente, à la fois, pour tenter Jean Richepin et pour lui permettre d'en faire une pièce réunissant les éléments que la masse des spectateurs exige d'un spectacle pour y prendre intérêt et plaisir.

Ardente et violente, c'est bien cela, en effet, qu'est, au temps de Rembrandt, l'existence de Kobus Barent, à travers cette Hollande où la terre tremble « parce qu'elle craint toujours de mourir ». Mené tout enfant à Leyde, par son père, le meunier Balthazar Barent, Kobus, à la vue d'un tableau, sent s'éveiller en lui la vocation du peintre. Dès lors, il n'a plus qu'un rêve, quitter le moulin paternel et aller étudier la peinture. Le meunier cède enfin et voici Kobus chez

Frantz Krul, « le fameux portraitiste de Haarlem », qui lui enseignera à broyer les couleurs, à manier la brosse, et comment il faut installer le modèle dans la lumière. Un jour, souvenir inoubliable ! Rembrandt, en visite chez son ami Krul, fera pressentir au jeune homme tout ce qu'il y a d'« éloquence magique » dans le demi-jour et de quelles féeries émettent les yeux le clair-obscur. Quelle joie à peindre, après cette leçon parlée du maître, et comme Kobus s'y applique ! Et quel beau peintre il serait en train de devenir, sans le mauvais génie qui lui fera désertir l'atelier, négliger la peinture, sans cette Siska, coquette de kermesses, qui a, en passant, posé chez Krul. Avec la fougue de la jeunesse, Kobus se met à aimer Siska l'enjôleuse ; il la suit de ville en ville et, maintenant, sa vie est faite de désœuvrement, de ripailles que terminent des rixes. Si bien qu'un soir le jeune homme tue un rival d'un traître coup de couteau. Il lui faut fuir, menant désormais, avec Siska, une vie misérable au milieu de routiers, pillards de grands chemins. Et quand Siska l'abandonne, enlevée par l'un d'eux, Kobus serait irrémédiablement perdu sans Dvick... Mais ne racontons pas plus avant...

Nous évoquons le souvenir de *La Glu* : on en rapprochera l'héroïne de Siska peut-être ; comme on sera porté à rapprocher Kobus de Marie-Pierre et Dvick de Gillioury, le vieux « mathurin » joueur de banjo. D'aucuns se plaisent à ces jeux. Mais il y a, entre ces types de perversité, d'amour ou de gaieté, l'abîme qui sépare la manière de vivre et de sentir de deux époques éloignées l'une de l'autre, de deux races bien distinctes. Et il y a ceci encore que *La Glu* est un drame en vers, et *La Route d'Emeraude* un drame en prose.

Tout à l'heure nous nous attardions à dire comment il ne peut pas y avoir incompatibilité entre le livre et le théâtre. A quoi bon ? Ces sortes de transposition n'ont-elles pas une signification autrement précieuse à retenir ?

Quand Baudelaire s'écrie :

Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait,  
 D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve,

n'exprime-t-il pas simplement la révolte du rêveur impatient d'être borné à son rêve, sa souffrance d'être impuissant à le réaliser en actes ? Baudelaire a aussi parlé du châtiement de l'Orgueil... ceci, c'est proprement le châtiement de l'Imagination.

Tous les artistes le subissent, les uns plus lourdement parce que leur voix est plus « hors de monde », et plus ils planent plus ils sont en peine de ne pouvoir redescendre ; mais les autres, d'une santé plus robuste, d'un esprit mieux équilibré, lyriques en quelque sorte conscients — et M. Jean Richepin est de ceux-ci — ne sont pas moins cruellement hantés d'un désir d'évasion dans le Réel, là où l'action n'est que le Rêve accompli. Et tandis que les premiers se cognent éperdument partout à d'insurmontables murailles, les seconds trouvent une porte libératrice : c'est sur le théâtre qu'elle ouvre.

Jacques Nargaud.

## M. Paul Strauss

A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

A une très grosse majorité, l'Académie de médecine a élu, hier, notre collaborateur M. Paul Strauss. A ceux qui pourraient étonner cette nomination d'un philanthrope qui n'est point médecin, disons que la section libre de l'Académie de médecine est précisément désignée pour accueillir « les savants, les administrateurs d'un ordre élevé, ou toutes autres personnes pouvant prêter un concours utile à l'Académie ».

Comme Théophile Roussel, dont il est le continuateur excellent, comme M. Husson, qui dirigea l'Assistance publique, comme M. Henry Monod, naguère directeur de l'Assistance et de l'hygiène publiques, et qui siège depuis 1890 à la section libre, M. Paul Strauss, par des travaux de vingt-cinq années, était tout désigné aux suffrages de la compagnie. Il les a eus, comme l'on sait, et parmi ses partisans on comptait des académiciens professant les opinions politiques les plus diverses.

M. Paul Strauss, à l'appui de sa candidature, avait, comme il est d'usage, fait imprimer un petit exposé de ses titres et de ses travaux. Il l'a rédigé avec une grande simplicité, laissant aux faits toute leur éloquence.

Comme conseiller municipal, de 1883 à 1897, comme sénateur de la Seine, comme président du conseil supérieur de l'Assistance publique en France, président du comité supérieur de protection des enfants du premier âge, vice-président du conseil de surveillance de l'Assistance publique de Paris, vice-président de la commission permanente de la tuberculose, membre du conseil supérieur d'hygiène publique de France, membre du conseil d'hygiène publique et de salubrité de la Seine, président du comité de patronage des habitations à bon marché et de la prévoyance sociale de la Seine, membre de la commission de surveillance du bureau d'hygiène de Paris, vice-président du conseil supérieur de l'enseignement technique, membre des conseils supérieurs des habitations à bon marché, de la mutualité, du travail, de la statistique, de surveillance des eaux d'alimentation destinées à l'armée, président de la Ligue contre la mortalité infantile, vice-président de l'Alliance d'hygiène sociale, il n'a cessé de consacrer son temps, son talent et ses forces au service des meilleures causes.

On lui doit, plus particulièrement : la création de nouveaux hôpitaux d'enfants ; la construction du pavillon des enfants débiles à la Maternité, la réorganisation du Conseil de surveillance, l'extension du traitement des maladies spéciales, le vote de l'emprunt nécessaire par les grands travaux hospitaliers actuellement en cours d'exécution.

Il a rapporté au Sénat la grande loi du 14 juillet 1905 sur l'assistance obligatoire aux vieillards, aux infirmes et aux incurables.

L'augmentation du taux et de la durée des secours d'allaitement, la distribution de lait stérilisé, la station suburbaine de Châtillon, les visites aux nourrissons, l'école de réforme de la Salpêtrière, le bureau secret d'abandon pour les nouveau-nés, le vote au Sénat de la loi sur les enfants assistés, sur l'éducation des pupilles difficiles ou vicieux de l'Assistance publique, la création d'écoles

professionnelles pour les enfants assistés ou moralement abandonnés sont son œuvre.

La place me manque pour énumérer tout ce qu'il a fait pour la protection de la maternité et de l'enfance, ses rapports aboutissant au vote de la plupart des lois modernes pour la protection de la santé publique, son rôle dans l'organisation des habitations salubres à bon marché, sa merveilleuse activité dans les congrès d'assistance publique, de bienfaisance privée, d'assainissement et de salubrité, etc.

On connaît ses excellents livres sur les habitations à bon marché, sa *Croisade sanitaire*, son *Enfance malheureuse*, son *Paris ignoré*, son volume *Dépopulation et puériculture*, que couronna l'Académie française, et son commentaire de la loi de protection de la santé publique, que couronna l'Académie de médecine.

Fondateur de la *Revue philanthropique*, journaliste éloquent, orateur plein de foi, M. Paul Strauss est, par ailleurs, infiniment obligeant, serviable et fidèle à ses amis. L'Académie de médecine vient de faire une bonne acquisition. Après une carrière comme celle que je viens de dire, l'éminent sénateur de la Seine pouvait bien trouver place parmi les maîtres de notre art.

Horace Bianchon.

## LA CHAMBRE

Mardi 2 mars.

## LE COMPLÉMENTAIRE

Aujourd'hui, ils n'ont pas lanterné. Le ministre des finances préparait un petit coup de théâtre qu'il ne voulait pas renvoyer à la fin de la séance.

M. Quilbeuf, député de la Seine-Inférieure, a plaidé, suivant son habitude, la cause des petits cultivateurs « qui font la force et la richesse du pays ». On n'applaudit, mais, rassurez-vous, on ne votera pas. Le rapporteur s'est opposé à tout traitement avantageux en faveur d'une catégorie quelconque de contribuables. M. Caillaux s'est empressé d'appuyer les observations du rapporteur, et l'amendement n'a recélé que 176 voix.

C'est alors que se produit le coup de théâtre prévu et même annoncé. M. Caillaux monte à la tribune et demande à la Chambre de rejeter l'ensemble de l'article tel qu'il a été adopté hier.

« Cet article, dit-il, est inapplicable. Le dégrèvement d'impôt repose sur les recherches des agents de l'administration qui peuvent faire des omissions. D'autre part l'article conduit à exempter de tout impôt la plupart des fonctionnaires. Je ne puis accepter de porter au Sénat un projet qui serait en déficit de 20 à 30 millions. »

Et, élevant la voix, le ministre déclare qu'il engage sa responsabilité tout entière dans le vote qu'il demande à la Chambre.

Pauvre Magniaudé ! Il connaît ces volte-face et surtout il connaît la Chambre. Il se défend de tout désir de surenchère. Il n'a pas voulu faire échouer un projet dont il est un des plus fermes partisans. C'est à peine s'il s'agit d'un écart de douze millions.

La Chambre est un peu bourdonnante,

mais en réalité elle ne manifeste aucune hésitation.

Toutefois M. Clemenceau, craignant sans doute quelque piège, confirme les déclarations de son ministre des finances. Il fallait voir le désespoir de ce bon M. Magniaudé, chassé de la position conquise. Ses récriminations ont une certaine importance, parce qu'on abuse vraiment un peu de ces fortes pressions sur une majorité décidée à les subir toutes.

M. Magniaudé. — Je m'étonne de voir le président du Conseil jeter le poids de son autorité dans le débat. C'est une sommation qu'il adresse à la Chambre. Que signifie la question de cabinet dans une discussion comme celle de l'impôt sur le revenu ?

Est-ce que le projet de la commission est un dogme ? Le président du Conseil a une singulière opinion de la Chambre. Nous ne sommes pas ici dans un manège où l'on peut manoeuvrer la chambrière.

M. le président du Conseil. — Il n'est pas question de menaces ni de pression ; mais le gouvernement a sa dignité comme la Chambre. Il met son point d'honneur à porter au Sénat une réforme sérieuse. (Très bien ! Très bien !)

M. Magniaudé. — Le gouvernement aurait été mieux inspiré en tenant ce langage lors du vote de la loi sur les retraites ouvrières. La Chambre a envoyé alors au Sénat une loi qui ne tenait pas debout. Ce n'était là qu'une manifestation. La meilleure preuve, c'est qu'au bout de trois années on n'a pas pu l'appliquer.

La Chambre a-t-elle l'intention de faire la même chose avec l'impôt sur le revenu ? Elle ne peut pas repousser aujourd'hui le texte qu'elle a voté hier : elle ne se déjugera pas.

Il a la voix un peu gémissante cet excellent M. Magniaudé ; mais il a le courage, très rare, de lancer des mots aussi cruels que justes.

Inutile de dire que la Chambre a obéi, et l'article voté hier a été repoussé par 291 voix contre 185, et une centaine d'abstentions qui l'est utile de qualifier. Ce bloc étant dissous, on s'est chicané sans intérêt sur quelques autres amendements. Le gouvernement a promis quelque chose — je ne sais pas trop quoi — à M. Gérard-Varet.

M. Lemaire ne voudrait pas de privilège pour les ascendants, et cela étonne de sa part. Enfin cet infamant article 98 est voté ; je suis bien embarrassé de dire ce qu'il en reste.

Revenant sur ses pas, la Chambre se trouve en face du taux de l'impôt, qui est fixé à 4 0/0 dans les premières, deuxième et troisième catégories, à 3 50 0/0 dans la quatrième, à 3 0/0 dans les cinquième, sixième et septième.

M. Théodore Reinach estime que ces différents paliers ne sont pas suffisamment élastiques et qu'il faut maintenir à l'impôt toute sa souplesse. Quoi qu'on en dise, la Chambre n'est pas édiflée sur l'équilibre financier de la réforme. Elle ne saura à quoi s'en tenir que quand l'impôt aura fonctionné pendant un an ou deux, à tel point que M. Vazeille a fait une proposition tendant à essayer la réforme à blanc pendant deux ou trois ans. Il n'est pas raisonnable de dire au pays : « Voilà le sacrifice que nous vous demandons tout de suite. »

Le ministre, qui triomphait tout à l'heure, devient un peu ironique. Selon

lui, il y a dans l'amendement de M. Théodore Reinach ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas ; et M. Caillaux demande une fois de plus un vote de confiance : c'est une maladie.

A la suite de cette intervention, les amendements tombent les uns sur les autres comme des capucins de caries. M. Leroy-Beaulieu essaye de résister, mais il est emporté dans la tourmente et son amendement n'obtient que 146 voix.

Tous les taux passeront maintenant comme autant de lettres à la poste.

Pas-Perdus.

## LE SÉNAT

Le Sénat, après s'être mis d'accord avec le ministre de l'agriculture pour ajourner l'interpellation de M. Delahaye sur la délimitation de la Champagne, est revenu au projet de loi sur les garanties de la liberté individuelle.

M. Monis, rapporteur du projet, a exposé au Sénat que la commission avait tenu le plus grand compte des observations de M. Ribot, mais qu'elle n'avait pu détacher du projet la disposition abrogeant l'article 10 du Code d'instruction criminelle, de manière à en faire une loi particulière.

Il reste cependant entendu que si la Chambre, lorsque le projet lui reviendra, devait ajourner son vote, le gouvernement provoquerait l'abrogation immédiate de cet article 10.

Après l'adoption d'un amendement de M. Goujon, l'ensemble du projet est adopté.

Le Sénat adopte ensuite la proposition de loi relative au rattachement des fonds de commerce, et revient au projet relatif au paiement du salaire des ouvriers. M. Delahaye demande que les salaires soient obligatoirement payés le vendredi.

M. Lecomte, rapporteur, estime qu'on ne peut introduire cette obligation dans la loi et le Sénat lui donne raison.

Sur la demande de M. Touron, la commission accepte une disposition additionnelle portant que la loi sera applicable six mois après sa promulgation.

Et l'ensemble de la loi est voté.

Séance jeudi.

Auguste Avril.

## Autour de la politique

## Le conseil des ministres

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières.

M. Pichon, ministre des affaires étrangères, a entretenu le Conseil de la situation extérieure ainsi que de l'état des pourparlers qui se poursuivent entre les puissances.

Les ministres se sont ensuite occupés de la discussion du projet d'impôt sur le revenu devant la Chambre.

On a vu les résultats de leurs décisions au cours de la séance.

M. Caillaux, ministre des finances, a fait approuver les dispositions du projet de loi



relatif aux centimes départementaux et communaux.

Ce projet sera déposé jeudi sur le bureau de la Chambre.

Le Conseil a commencé l'examen du budget de 1910, dont la discussion continuera dans une réunion qui aura lieu à la fin de la semaine prochaine.

Samedi les ministres consacreront leur réunion à l'examen des questions soulevées par la révision des tarifs douaniers.

Mardi prochain, ils discuteront les propositions du ministre de la marine pour la mise en état du matériel naval.

A. A.

## L'Angleterre et les nouveaux tarifs

Un de nos abonnés, qui occupe une importante situation dans le monde commercial de la Cité, M. Robert Burt, nous adresse l'intéressante lettre suivante :

Londres, 28 février.

Presque tous nos journaux s'entre-tiennent chaque jour de la situation créée à l'Angleterre par votre commission des douanes. Ils sont indignés des propositions présentées par elle et considèrent que l'adoption des nouveaux tarifs serait la mort de presque toutes transactions commerciales entre nos deux pays.

Bien certainement le gouvernement français ne demande pas cela, mais à notre avis il a commis une erreur impardonnable en livrant à la publicité un projet de tarif qui lui-même n'approuve pas.

La publication de ce projet a ouvert les yeux de nos manufacturiers au danger que nous courons dans nos relations commerciales avec la France. Ils constatent qu'il n'importe quel moment la France peut élever une barrière impassable entre les deux pays, et mettant à profit cette menace, ils préparent à présent chez nous leur doctrine protectionniste et voient grossir d'une manière formidable leur armée !

Vous n'ignorez pas que le gouvernement conservateur est tombé en 1906 sur cette question de protection.

Le gouvernement anglais libéral actuel ne peut pas durer longtemps. Les élections prochaines se feront par la plupart sur cette question.

Et il est presque certain que les prochaines élections nous donneront un gouvernement conservateur appuyé par les effectifs renforcés des protectionnistes ! C'est à votre commission des douanes que sera dû ce résultat.

Je prédis qu'avant deux ou trois ans nous aurons un tarif protectionniste, et qu'alors commencera une guerre de taxes entre la France et l'Angleterre qui sera déplorable, à tous les points de vue.

Notre correspondant fait remarquer qu'au régime jusqu'à présent très libéral dont l'Angleterre nous fait bénéficier, il serait exaspérant que le Parlement français opposât un régime de réaction économique. Il est vrai que la commission des douanes se défend de vouloir faire de la réaction. Elle « distingue » ; elle procède par « spécialisation ».

— On ne s'en douterait guère, proteste notre correspondant.

Et il cite cet exemple :

Toutes les dames françaises connaissent l'article *alpaga*, qui est toujours plus ou moins en vogue en France malgré les changements de mode. Cet article est spécial à l'Angleterre. Ni la France ni l'Allemagne ne peuvent le fabriquer. Comment se fait-il alors, puisque la commission prétend vouloir spécialiser, qu'elle propose d'augmenter les droits sur cet article de 140 francs à 240 francs par 400 kilos ? Les alpagas sont fabriqués à Bradford et forment une très grande partie de sa production, qui est connue dans le monde entier. Pourquoi grever cette production d'un impôt dont aucune concurrence française ne saurait jamais profiter ?

Au surplus, lisez ceci. Ce sont les chiffres des importations et exportations françaises de l'Angleterre, la Suisse et la Belgique, pour l'année 1908 :

EXPORTATIONS DE LA FRANCE	
En Angleterre.....	Fr. 1.246.348.000
En Belgique.....	798.360.000
En Suisse.....	347.409.000
IMPORTATIONS DE LA FRANCE	
D'Angleterre.....	Fr. 855.546.000
De Belgique.....	435.919.000
De Suisse.....	420.358.000

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. Comme négociant, je sais que j'hésiterais à offrir un client à qui je vendrais beaucoup plus de marchandises que je ne lui en achète. La commission des douanes va bien plus loin que cela, et ce qu'elle propose est de vendre les produits de la France à des nations étrangères et de ne rien leur acheter. C'est une situation bien singulière et un bien comique raisonnement.

La Belgique et la Suisse peuvent exercer des représailles. Nous, pour le moment, nous sommes impuissants. Mais je vous certifie que l'habitude situation qui nous est créée aujourd'hui a fait plus pour rendre l'Angleterre protectionniste que le plus chaud partisan de ce système (néfaste à mon avis) n'aurait pu l'espérer.

Nous, négociants, avons été très amusés par le fait suivant, dont les détails étaient publiés, il y a quelques jours, dans les journaux français. En ce moment, les Etats-Unis proposent de réviser leur tarif aussi, et une députation de fabricants a été reçue par M. Cruppi pour protester contre ces augmentations de droits. M. Cruppi s'est engagé à faire des représentations dans ce sens au gouvernement américain.

Mais alors... pourquoi cette protection, que vous trouvez si mauvaise quand les Américains vous en menacent, vous semble-t-elle si peu méchante quand c'est vous qui en menacez les autres ?

On ne saurait mieux dire, et cette contradiction, nous l'avons nous-même signalée maintes fois.

Mais les protectionnistes ne sont pas hommes à s'embarrasser d'une contradiction...

Em. B.

## LES CHAMBRES DE COMMERCE

L'opinion autorisée que nous venons de reproduire se trouve, comme on va le voir, confirmée par celles qu'expriment hier à Londres les délégués de l'Association des Chambres de commerce anglaises, dont l'assemblée générale annuelle se tenait sous la présidence de lord Brassey.

Notre correspondant nous en télégraphie le compte rendu :

M. Walder Behrens, président de la Chambre de commerce britannique de Paris, dépose une motion où il appelle l'attention du gouvernement sur le projet de révision douanière français, dont certains articles affecteraient gravement l'exportation britannique en France. Sa proposition est adoptée.

Les délégués approuvent également une motion de la Chambre de commerce de Leeds, qui demande au gouvernement d'essayer de conclure avec la France un traité de commerce sur la base de l'égalité de traitement.

Mais il faut signaler surtout la motion

préalablement déposée par la Chambre de commerce de Belfast, et sur laquelle une vive discussion s'est engagée.

Aux termes de ce vote, la Chambre de Belfast estime que le moment est venu pour l'Angleterre de se libérer du rigide système du *Free Trade*, et d'y substituer un système fiscal propre à lui permettre d'engager la lutte sur un pied d'entière égalité avec la concurrence étrangère.

Cette proposition est adoptée par 46 Chambres ; 31 la repoussent ; 32 s'abstiennent.

Je tiens cependant à noter que la vive émotion causée par le projet français commence à se calmer. On comprend qu'il n'y a là rien d'officiel encore, et l'on a appris avec plaisir que M. Cruppi s'était déclaré franchement hostile à toutes mesures susceptibles de porter atteinte aux bons rapports commerciaux des deux pays. — *Continuer.*

## La revision des tarifs douaniers français

Bruxelles, 2 mars.

Le Comité central de l'Union syndicale (chambre de commerce de Bruxelles) s'est réuni lundi.

A l'ordre du jour figurait la question des tarifs douaniers français.

Le président a annoncé que 48 chambres étaient intéressées au renouveau des tarifs douaniers français. Le Comité, a-t-il dit, est en possession de documents qui faciliteront la discussion du problème ; il importe donc de nous préoccuper de ce renouveau ; c'est pourquoi nous convoquerons pour lundi prochain les délégués de ces Chambres au comité central.

C'est dans cet esprit qu'a été conçu un ordre du jour, qui a été ensuite voté à l'unanimité par l'assemblée. Cet ordre du jour proteste contre toute augmentation des tarifs douaniers ; il tient à réitérer l'expression des sentiments libéraux de l'Union syndicale, et il exprime les craintes éprouvées par les membres de voir porter atteinte, par toute augmentation de droits, aux relations économiques franco-belges.

Genève, 2 mars.

Le vif mécontentement qui s'était manifesté ces jours-ci s'est apaisé aujourd'hui, grâce à la nouvelle que M. Cruppi — en même temps qu'il combattait devant la commission des douanes les demandes de droits sur les tissus d'Extrême-Orient destinés à être façonnés par l'industrie française — se déclarait également opposé aux relèvements de droits touchant à la convention franco-suisse.

Cette attitude libérale du gouvernement français fait espérer que l'accord final s'établira, au profit de tous.

## LE MONDE RELIGIEUX

### Le Congrès diocésain

(PREMIÈRE ET DEUXIÈME JOURNÉES)

De très intéressantes discussions ont marqué les deux premières journées du congrès diocésain, dont les séances de travail, très suivies, ont lieu à l'Institut catholique de Paris, sous la présidence si appréciée de Mgr Amette. La plupart des rapports qui ont été lus au cours de ces séances mériteraient une analyse complète, que la place dont je dispose ne me permettrait malheureusement pas.

C'est ainsi que je ne puis, à mon très vif regret, que mentionner ceux de Mgr Odelin, le très distingué vicaire général de Paris, qui a exposé avec une netteté coutumière l'œuvre accomplie depuis un an par le comité diocésain (quarante et un comités paroissiaux se sont constitués pendant ce laps de temps) ; de Mlle d'Hérouville sur les moyens de préserver les jeunes ouvrières des dangers de toutes sortes auxquels elles sont exposées (l'œuvre des patronnes chrétiennes donne d'excellents résultats, mais la collaboration des clients catholiques lui est nécessaire en particulier pour obtenir la suppression ou une diminution notable des heures de veillée ; Mme de Vilhormin et la baronne Lejeune donnent des renseignements très circonstanciés sur les maisons de famille de la rue de Lille et de la rue de Maubeuge, où les jeunes filles ouvrières trouvent « presque un foyer » ; de Mme Bayle sur les restaurants féminins et sur l'œuvre du Repos, enfin de M. l'abbé Mény sur la situation de l'ouvrière à domicile à Paris.

M. de Mun a dit tout récemment, dans le *Figaro*, avec son beau talent et son grand cœur, tout ce que cette situation a de véritablement effroyable. Il est impossible d'y demeurer insensible. Mais comment y remédier ? C'est là qu'on ne s'entend plus. Et notamment, faut-il souhaiter que l'Etat intervienne pour imposer un juste relèvement des salaires ? M. de Mun est de cet avis, lui qui a écrit cette phrase : « Il n'y a qu'une main pour établir la justice, c'est la main de la loi. » Et comme il assiste à cette séance du congrès, il se lève pour défendre son opinion, que combat M. Hubert-Vallée. De son côté, M. d'Haussonville exprime la crainte que l'émancipation ne réussisse pas à obtenir le relèvement des salaires par une loi. Cela est bien possible, mais ce n'est assurément pas une raison suffisante de ne le point tenter. Et il n'est d'ailleurs pas indifférent que les catholiques aient « du moins l'honneur de l'avoir entrepris », et l'habileté de ne pas se laisser distancer par les socialistes sur une question qui intéresse si gravement la justice, car il ne s'agit vraiment pas ici de charité.

A une très grande majorité l'assemblée se range à l'avis de M. de Mun. La veille, à Roubaix, M. Marc Sangnier, dans un discours où il fit applaudir, par 2.000 auditeurs, une splendide profession de foi catholique, et à la suite duquel il fut porté en triomphe, avait affirmé avec non moins d'énergie la nécessité de recourir aux lois pour faire cesser « de si odieux abus ».

Je signale rapidement les rapports de Mlle Deaux sur les syndicats féminins, de la baronne Brinard sur le travail de la femme et le devoir des acheteurs, de M. R. Lavallée sur le repos dominical, de Mgr Baudrillard, l'éminent recteur de l'Institut catholique, sur les progrès réalisés par cet Institut ; du docteur de Grandmaison sur l'enseignement complémentaire médical, institution récente dont le chanoine Fossongiers fut l'initiateur ; de M. Roland-Gosselin sur la direction diocésaine de l'enseignement libre, de la comtesse Diesbach sur l'enseignement ménager, du comte de Vorges sur les écoles du soir. Et j'arrive au rapport de M. Mativet sur l'enseignement commercial, dont les lecteurs du *Figaro* ont eu hier la primeur.

Ce rapport a été très chaleureusement applaudi. Et M. Mativet a rallié le congrès,

après un débat très intéressant, aux six vœux que voici : 1° Que des écoles supérieures de commerce puissent être créées dans quelques grands collèges classiques ou annexes aux Instituts catholiques ; 2° qu'un certain nombre d'écoles primaires puissent se transformer en écoles pratiques de commerce ou d'industrie ; 3° que les cours du soir soient nettement orientés vers l'utilité professionnelle et l'éducation économique de leurs élèves, en vue d'un certificat d'aptitudes ; 4° que des notions simples et précises d'instruction industrielle ou commerciale soient ajoutées au programme de classes supérieures dans les écoles primaires ; 5° que pour l'enseignement économique à ces divers degrés on s'adresse, autant que faire se pourra, à des hommes ayant la pratique des affaires ou des métiers de préférence aux professeurs proprement dits ; 6° que quelque chose enfin soit tenté par les catholiques en vue de l'éducation technique et surtout commerciale des jeunes filles françaises.

Il a été nettement affirmé, au cours de la discussion qui a précédé l'adoption de ces divers vœux, que les ouvriers catholiques étaient en général inférieurs, professionnellement parlant, à leurs camarades. Cette affirmation a bien provoqué quelques murmures, mais non pas une réfutation. Est-elle absolument exacte ? Il ne m'appartient pas d'en décider. Si elle est exacte, on trouverait là sans doute l'explication de bien des choses attristantes. Et je me rappelle à ce sujet Brunetière disant naguère dans l'intimité à Besançon, aux jeunes gens du cercle catholique qui lui faisaient l'après-midi de débraillés discours sur « nos besoins de gloire » : « Jeunes gens, saluez-vous que l'influence que vous exercez autour de vous sera toujours en raison directe de votre supériorité professionnelle. »

Cela n'est pas moins vrai pour les ouvriers que pour les bourgeois.

Enfin, l'abbé Loutil, le très sympathique Pierre l'Ermite de la *Croix*, a lu un rapport extrêmement intéressant sur la formation à l'apostolat des jeunes gens du monde ; lecture suivie du plus délicieux « *atrapage* » entre le rapporteur et M. Dibidoles, l'émiment directeur de l'Ecole Bossuet. L'abbé Loutil s'était plaint que les élèves des écoles catholiques fussent accaparés par leurs maîtres au point d'être faiblement soustraits à l'influence du clergé paroissial. Et M. Dibidoles a relevé le gant. C'est un aspect de la vieille querelle des deux clergés. Elle est d'ailleurs très noble, cette rivalité du clergé séculier et du clergé régulier, quand elle a pour enjeu des âmes et pour unique mobile l'ambition de les donner à Dieu. Il faut ici, de toute nécessité, que chacun se relâche un peu de son droit. C'est un peu comme dans les ménages, a dit l'abbé Loutil, où trois choses sont indispensables pour que soit tolérable la vie commune : 1° des concessions, 2° des concessions, 3° des concessions. Et l'on arrive ainsi à la concession à perpétuité, qui finit tout.

Aujourd'hui mercredi, dernière journée du congrès, et à huit heures et demie, séance solennelle de clôture à l'Eden-Palace, rue de la Douane, où des discours seront prononcés par M. Pierre Gerlier, de l'Ac. C. J. F. M. de Gailhard-Bancel, député, et Mgr l'archevêque de Paris.

Julien de Narfon.

## LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Dans sa séance du 5 novembre 1908, le Conseil central de la Société de secours aux blessés a décidé qu'un comité de propagande serait organisé dans chacun des vingt arrondissements de Paris, afin que la Croix-Rouge, connue de tous, pénétrât dans toute famille et devienne ce qu'elle doit être : une œuvre nationale.

Autorisés par le comité central, des délégués parcoururent les divers arrondissements, visitèrent les maires, députés, conseillers municipaux, les notabilités commerciales, financières, et aidèrent ainsi à la formation du comité de l'arrondissement. Celui-ci recueille les souscriptions dont un dixième lui est abandonné et peut être employé à des œuvres locales ayant trait à l'armée ou à la Croix-Rouge.

Le neuvième arrondissement a répondu avec enthousiasme à l'appel qui lui était fait. Son comité de propagande comprend les députés, conseillers municipaux, maire et notabilités.

Préside par M. Le Perdiel, aidé de Mme Pol Boulhant, secrétaire, il réunissait hier à la salle des Ingénieurs civils tous les adhérents déjà nombreux auxquels s'étaient joints environ 800 personnes.

M. Alfred Mézières avait accepté la présidence d'honneur de cette réunion, et à ses côtés avaient pris place sur l'estrade, avec M. Le Perdiel, MM. Raiberti et Paul Escudier.

Dans une éloquentة conférence, souvent interrompue par les applaudissements, M. Raiberti, député des Alpes-Maritimes, a dit ce qu'est la Croix-Rouge et indiqua ce qu'elle veut et doit être dans l'avenir.

En 1870, la Société de secours aux blessés militaires, à peine née, créait de nombreuses infirmeries et ambulances, soignait cent mille malades et blessés, rapatriait 26.000 soldats, dépensait pour son œuvre plus de 12 millions.

La douloureuse expérience de la guerre lui avait révélé toute l'étendue du rôle qu'elle pouvait être appelée à jouer plus tard. Elle s'organisa donc patiemment, et, depuis 1900, par trois fois elle a donné, en Chine, au Maroc, en Sicile, la mesure de ce que le pays pourrait attendre d'elle.

C'est, pendant la dernière campagne d'Extrême-Orient, la création d'un hôpital de deux cents lits à Nagasaki.

Et c'est mieux encore au Maroc. Quelques jours après le débarquement de nos troupes, le *Mytho* amenait en rade de Casablanca douze infirmeries, qui composaient la première équipe de la Croix-Rouge.

« Je ne les nommerai point, dit M. Raiberti. Leur modestie m'a défendu de les remercier. Elles n'ambitionnaient qu'un honneur : celui d'être les infirmières anonymes et glorieuses de la France. »

Et l'orateur montre ces femmes courageuses dévouant, au prix de mille difficultés, dans le port de Casablanca barré par une houle qui ne s'apaise jamais, allant sur un sol que le meurtre et l'incendie venaient de ravager, et où rien n'était préparé pour les recevoir, et « blanches et silencieuses, parées seulement de l'insigne sanglant que la Croix-Rouge mettait sur leur poitrine », prenant immédiatement leur poste de garde au chevet des malades et bientôt des blessés qu'on leur apportait. Ceux qui les virent à

l'œuvre disent qu'elles furent admirables de simplicité, d'adresse professionnelle, d'endurance et de dévouement : « elles apportaient aux blessés un peu de la tendresse des mères et des sœurs absentes, et plus d'une fois elles eurent la douleur de voir leurs blessés et leurs malades expirer entre leurs mains ; elles durent à ce moment apparaître à ces fils héroïques de la France, qui mouraient au champ d'honneur, comme l'ange lumineux de la suprême vision qui les emportait en soi-même. »

À peine rentrés du Maroc, ces vaillantes femmes repartirent au secours des victimes de l'épouvantable catastrophe de Messina et de Reggio, allant donner leurs soins et leurs consolations à la nation que tant de biens consolait à la France. Alors, comme en 1870, l'Italie et la France sentirent qu'elles étaient sœurs.

Voilà l'œuvre de la Croix-Rouge.

Or, la Société de secours aux blessés compte actuellement 570 comités représentant 55.000 membres. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez, si l'on songe que la Croix-Rouge allemande a 800.000 adhérents, et la Croix-Rouge japonaise, née d'hier, 1.500.000. Il s'agit donc aujourd'hui d'étendre en France l'œuvre de la Croix-Rouge. Et, dans ce but, la Société de secours organise une série de conférences de propagande qui commencent de droit par la capitale et dont celle du neuvième arrondissement est la seconde, la première ayant été faite récemment dans le premier arrondissement.

On veut que la Croix-Rouge soit, avant tout, une association populaire, qu'elle tire sa force du peuple et de la démocratie, et que pour elle elle ait l'âme même de la démocratie française. Pour en faire partie, il suffira de verser un impôt volontaire de vingt sous et d'apporter à l'œuvre son dévouement, « sublime monnaie du cœur, sollicité par tant de besoins, tant de désirs, tant de misères, que bien souvent nous sommes tentés d'en être avares pour les réserver aux autres et aux choses qui nous touchent de plus près, mais que nous pouvons donner à la Croix-Rouge sans réserve et sans hésitation. »

C'est par centaines de mille, que la Croix-Rouge, si elle veut prêter une aide efficace au service de santé militaire, quand le moment en sera venu, devra accumuler les objets de literie et de pansement nécessaires pour accomplir sa mission, et avec l'argent recueilli par ces cotisations populaires de vingt sous, elle pourra activer la constitution du matériel de santé. Ses 45 dispensaires-écoles ont d'ailleurs formé 3.000 infirmières brevetées, qui ont signé l'engagement de partir au premier appel de la mobilisation.

M. Raiberti montre, en terminant, que la Croix-Rouge doit être à la fois une école d'hygiène sociale et d'éducation patriotique pour le sentiment national. Elle peut devenir, par ses conférences, l'expression populaire et l'instrument de propagande de l'idée de la nation armée.

Une triple salve d'applaudissements salue la vibrante péroraison de M. Raiberti.

M. Alfred Mézières se lève à son tour et, dans une allocution charmante, il se plaît à souligner surtout la noble, l'héroïque conduite des dames infirmières de la Croix-Rouge, le grand rôle social qu'elles jouent si vaillamment et si simplement en notre temps de scepticisme, « l'admirable page d'histoire » qu'elles viennent d'écrire.

Enfin, non moins applaudis, MM. de Valence et le vicomte de Nantois prennent la parole pour retracer les campagnes du Maroc et de Naples, présentant, en projections, des vues photographiques des pays où s'est si utilement exercée l'action de la Société de secours aux blessés.

Soirée magnifique, qui fait bien augurer de la propagande entreprise par la Croix-Rouge française.

Charles Dauzat.

## JOURNAUX ET REVUES

### « Colette Baudouche »

A propos de *Colette Baudouche*, qui est le livre le plus récent et peut-être le plus beau de Maurice Barrès, M. Paul Bourget publie, dans l'*Echo de Paris*, un article délicieux et profond.

Il y indique ce point où aboutissent et le talent et la pensée de l'écrivain ; et il y indique aussi le chemin qu'il a fait l'an dernier de l'*Homme libre* avant d'arriver à *Colette Baudouche*. Un jour, M. Maurice Barrès s'est aperçu, comme — suivant lui — son compatriote Cailhot, que « le sujet le plus ample peut tenir avec toute sa force dans l'horizon le plus réduit » ; au plutôt, il ne s'en est pas aperçu un jour, mais il s'en est aperçu peu à peu, de plus en plus, de mieux en mieux et jusqu'à ce que cette idée lui devint un sentiment.

Il ne s'agit pas seulement ici d'un « sujet » de livre, mais de toute une doctrine psychologique, morale et sociale, avec ses conséquences.

Et, entre cette doctrine et la thèse que présentent les premiers romans de M. Barrès, il n'y a pas une rupture ; il a un développement logique et naturel. C'est le *moi*, qui, voulant d'abord élargir sa « culture », est allé chercher un peu partout, et fort loin, — mettons à Venise, à Tolède ou à Sparte, — des éléments de riche nouveauté ; il a vérifié que ces graines d'ailleurs ne germaient pas en lui. Le voyage de Sparte fut la dernière tentative. Alors, ayant fait cette expérience, le *moi* s'est confiné en lui-même.

Premièrement, avec chagrin ; lui, avec la tristesse encore de la déception récente. Et puis, il trouva, dans ce coin réduit de ses vérités anciennes et profondes, toute une abondante et heureuse moisson, vivace et qui l'enchantait.

*Colette Baudouche* n'est plus un roman triste.

C'est un roman comédien, d'une poignante gravité, — d'un charme souverain, d'une grâce ravissante, en outre.

Et voici les dernières lignes de l'article de M. Paul Bourget. On a plaisir à les citer :

Sera-t-il permis au signataire (de cet article) de rappeler qu'il fut un des premiers, le premier même dans la critique, à déceler le génie naissant du rare artiste de *Colette Baudouche* ? L'article du *Journal des Débats* qu'il consacra, en 1888, à cette monographie d'un débutant inconnu : *Sous l'œil des Barbères* ? reste pour lui comme un de ses titres d'honneur. Le débutant est devenu un des maîtres des lettres françaises actuelles, — disons même, des lettres françaises de tous les temps. Il est bien digne, à son aune, de le proclamer, avant tout, le maître, le classique, *Tu Marcellus eris*, et de penser qu'en lui disant, il l'a peut-être réconforté à l'heure des douloureuses hésitations de départ pour la vie. Mesurant la belle comédie dessinée par son ami entre ces deux livres, comment n'aurait-il pas un peu d'orgueil à

l'avoir prédite et beaucoup de joie à la contempler ?

Voilà de jolies façons littéraires, — et qui ne sont pas si fréquentes qu'on ne le croie, une fois, les signaler.

André Beaunier.

## La Presse de ce matin

### AFFAIRES ÉTRANGÈRES

#### La Petite République :

La crise orientale :

La vraie, la seule garantie de paix, c'est que les grandes puissances sont décidées à ne pas se battre. Il y a unanimité sur ce point et c'est le seul symptôme rassurant. Il serait dur, tout de même, de mettre l'Europe à feu et à sang pour une petite bande de terre n'entraînant ni ne nécessitant pas deux petits pays.

S'il n'y avait que cela, on pourrait dormir tranquille ; mais, sur cette bande de terre, viennent se battre et se battre de terre, prenant de ses mains la poudre de manège pour se la mettre elle-même dans les yeux, sur la tête et dans la bouche, en signe de complète abdication.

#### LA POLITIQUE

##### Le Gaulois :

M. Caillaux, connaît sa Chambre. Il l'a hier sommée, en posant la question de confiance, de revenir sur son vote de l'amendement Magnaudé, et comme elle avait l'air de ne pas comprendre, M. Clemenceau lui a administré un coup de trique, en lui réitérant le commandement ; et cette vieille bourrique de secouer ses longues oreilles, de braire et de voter ce qui avait été voté n'était pas et ce qu'elle avait tout le contraire.

#### La République française :

Le gouvernement a sorti ses foudres hier. M. Clemenceau a agité son tonnerre ou plus simplement sa chambrière, comme dit M. Magnaudé, et la majorité s'est précipitée à terre, prenant de ses mains la poudre de manège pour se la mettre elle-même dans les yeux, sur la tête et dans la bouche, en signe de complète abdication.

— Pardonnez-nous, maître, notre velléité de comprendre et d'ordonner. Cela ne nous arrivera plus !

Et ayant ainsi parlé, puis voté, ils poussèrent tout de même « un beau soupir de soulagement. »

#### Le Soleil :

Clemenceau ayant parlé, la chiourme, ne voulant être battue, a courbé le dos et, assoupie, a recommencé à rêver sur la garde du matériel. C'est acte de contrition et de soumission vaudra peut-être aux députés quelques palmes académiques et faveurs électorales, que le sous-préfet se chargera de distribuer à leur clientèle.

Ce sont les pères de famille qui paieront, et vraiment une somme de 35 millions n'est pas excessive pour régaler la chiourme parlementaire.

### ÉCHOS & NOUVELLES

#### Le Petit Parisien :

De Béziers.

Deux frères, Charles et Georges Pelissier, domiciliés à Béziers, ont été exécutés à cette usine pour la fabrication de l'acide tartrique, se sont suicidés ce matin dans un hôtel de notre ville, où ils avaient passé la nuit.

Malin, Charles, trente-cinq ans, a absorbé du poison et s'est logé une balle dans la tête ; le cadet, trente-deux ans, qui avait également absorbé un poison violent, a reçu une médication énergique et a pu être rappelé à la vie.

Cet acte de désespoir est dû à une échec de 27.000 francs que les malheureux n'avaient pu payer ; les deux frères sont mariés et pères de famille.

—

### AFFAIRES MILITAIRES

#### L'ŒUVRE DE M. CHÉRON

Par son activité un peu bruyante, M. Chéron, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, avait d'abord fait aux auteurs de revues et de chansons des compliments assez réjouissants. D'ailleurs M. Chéron était partout, s'occupant de tout, et cette ubiquité, cette ardeur inlassable paraissaient encombrantes.

On s'aperçoit aujourd'hui qu'il faut rendre justice à M. Chéron, reconnaître qu'il ne se déplaçait pas en vain et que si son attention se portait sur les plus divers détails de la vie militaire, c'était que, très sincèrement, il aime le troupier et entendait non seulement améliorer sa vie matérielle, mais la préserver contre les dangers qui peuvent le menacer du dehors.

La preuve en est dans l'agitation qui vient de se manifester à Cherbourg parmi les délégués de boissons et que signalait dès hier le *Figaro*.

À la suite de la grave épidémie de typhoïde régnant dans cette ville, M. Chéron avait donné l'ordre de consigner aux tr











partie de la fin du seizième siècle, 505 fr.; un meuble à deux corps Louis XIII, 705 fr.; une credence en bois sculpté du dix-septième siècle, 1,650 fr.; une commode d'époque Régence, 850 fr.; une tapisserie flamande du dix-septième siècle, 2,055 fr.; une verdure flamande du dix-huitième siècle, 1,105 fr. La vente était dirigée par M. Lait-Dubreuil, assisté de MM. Mannheim, experts.

En face, M. Orget, assisté de M. G. Sordais, vendait des tableaux anciens: total de la vente, 44,135 francs.

**TABLEAUX.** La Vierge, Jésus, saint Jean et saint Joseph, de Raphaël, 1,030 fr.; Vierge, de Canaletto, 3,400 fr.; l'Embarquement de Cypri, 1,900 fr.; Jeune fille pleurant la mort de son oiseau, de Greuze, 3,100 fr.; Un drame dans un bois, par Hirsch, 1,700 fr.; Portrait d'homme et Portrait de femme, école de Holbein, 3,150 fr.; Le Bon Samaritain, école de Ribera, 2,100 fr.; La Vierge et l'Enfant Jésus, attribué à Rubens, 1,500 fr.; L'Adoration angélique, du Tintoret, 1,300 fr.; Portrait de Mme Trepier-Leffrand et Petite fille enroulée, par Mme Vierge-Leffrand, 2,550 et 2,650 francs; Le Miracle de Saint-Eugène Calasandri, de Dominiquin, 1,400 francs.

**SCULPTURE.** Tête de faune, marbre ancien, 330 fr.; Autre tête de faune, analogie, 111 fr.; Apollon, statue en bronze patinée vert antique, 450 francs.

Dans une salle voisine, la deuxième vacation de la vente Rainville se poursuivait normalement sans donner lieu à des adjudications bien remarquables; le total de la journée n'a pas dépassé 22,000 francs.

En revanche, à la salle 18, au rez-de-chaussée, — chose rare, — la plus forte enchère de la journée: un bureau Louis XVI, vendu 4,400 francs.

Valemont.

## La Vie Sportive

### CONCOURS HIPPIQUE DE NANTES

Prix des régiments, 4<sup>e</sup> section, 4 prix (médailles d'or, valeur 100 francs); 1, Ophélie, à M. Margaine, capitaine au 8<sup>e</sup> cuirassiers, montée par M. de Caprais, lieutenant au même régiment; 2, Rose d'Avril, à M. Andou, lieutenant au 3<sup>e</sup> dragons, montée par M. Flaviagny, lieutenant au même régiment; 3, Larve, à M. Virvint, capitaine au 5<sup>e</sup> d'artillerie, montée par M. Caruel, lieutenant au même régiment; 4, Athlète, à M. Juillard, capitaine au 3<sup>e</sup> d'artillerie, montée par M. Laterrade, sous-lieutenant au même régiment; 5, ex-aequo, libéral, à M. de Courson, lieutenant au 13<sup>e</sup> cuirassiers, montée par M. Thomas, lieutenant au même régiment et Shaka Hand, à M. Courtois, capitaine au 7<sup>e</sup> dragons, montée par M. Henri Martin, lieutenant au 3<sup>e</sup> dragons.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Flots: Léna, à M. de Brulon, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons; Mahdi, à M. de Baudiez, lieutenant au 2<sup>e</sup> dragons, montée par M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment; Général, à M. de Bois-sieu, lieutenant au même régiment.

Jacqueminot, à M. Flaviagny, lieutenant au 3<sup>e</sup> dragons; Kock, à M. de Manglade, lieutenant au 20<sup>e</sup> d'artillerie; Sans Atout, à M. Laterrade, sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> d'artillerie; Iphigénie, à M. Desnoes, lieutenant d'artillerie coloniale; Caillette, à M. Lévallant, lieutenant au 7<sup>e</sup> d'artillerie.

2<sup>e</sup> section 3<sup>e</sup> prix (médaille d'or): 1. Céladon, à M. de Moulins, lieutenant au 7<sup>e</sup> hussards, monté par M. de Guerry, lieutenant au même régiment; 2. Malherbes, à M. Durand, capitaine au 13<sup>e</sup> hussards, monté par M. de Clerville, lieutenant au même régiment; 3. Athos, à M. de Clerville, lieutenant au 13<sup>e</sup> hussards.

Piote, à M. de Moulins, lieutenant au 7<sup>e</sup> hussards, monté par M. de Glade, lieutenant au même régiment; Brillantine, à M. Glade, lieutenant au 2<sup>e</sup> chasseurs; Armide, à M. Hornet, lieutenant au 7<sup>e</sup> hussards.

### TIR

#### L'Assaut au pistolet

Les réunions de l'assaut au pistolet sont toujours très brillantes. Celle qui vient d'être terminée, au gymnase Lefebvre, les membres de ce club, a été particulièrement réussie.

De nombreuses épreuves ont été disputées. En voici les résultats:

1<sup>re</sup> poule: 1. M. le vicomte de Brion; 2. M. le docteur Devillers;

2<sup>e</sup> poule: 1. M. P. Marchand; 2. M. Bossard, après barrage avec MM. Devillers;

3<sup>e</sup> poule: 1. M. André de Romilly; 2. M. P. Marchand;

4<sup>e</sup> poule: 1. M. Ferrand; 2. M. H. Sangnier;

5<sup>e</sup> poule: 1. M. le vicomte de Brion; 2. M. Bossard;

6<sup>e</sup> poule: 1. M. Ferrand; 2. M. Niox;

7<sup>e</sup> poule: 1. M. Montrieux; 2. M. le vicomte de Brion;

8<sup>e</sup> poule: 1. M. E. Marchand; 2. M. Ferrand.

Ont également pris part aux épreuves: MM. Fouquet de Belle-Isle, Trichard, Pott-Lepage, Doyen, le docteur Gopin, E. Marville, etc.

Paul Manoury.

### Tir aux pigeons de Monte-Carlo

(Par dépêche)

Le prix de l'Ermitage Hotel (série) a réuni 42 tireurs. M. le comte Traun, à 26 m. 1/4, et M. Roberts, à 29 mètres, tuant sur 9, se partagent les deux premières places; M. Elie, à 24 mètres, tuant 8 sur 9, troisième.

Les autres poules ont été gagnées par MM. Vernon, Barker, Journé, Plevins.

Mardi 3 mars, à une heure, prix de Monton (27 mètres).

### AVIATION

#### L'accident du Wright

Wright estime que l'accident qui brisa, lundi, le gouvernail et les hélices de son appareil, pourra être aisément réparé en quatre jours. Il a d'ailleurs à sa disposition des hélices neuves pour les appareils qui doivent être montés dans quelques semaines.

Wright ne s'explique guère comment l'accident s'est produit. Le chariot sur lequel

est posé l'appareil arrivait à l'extrémité du rail à du trouver un sol trop mou et dévier, ce qui l'amena à heurter le gouvernail.

Le colonel Vixey y vint en mission aérostatique avec le capitaine Kindelen.

— J. ACHARD.

### AEROSTATION

La commission des ballons dirigeables de l'Aéro-Club de France s'est réunie sous la présidence de M. Henry Deutsch (de la Meurthe). Etaient présents:

MM. Léon Barthou, Louis Capazza, André Schelcher, Henry Kapferer, Louis Godard, Maurice Mallet, Lucien Chauvière.

M. Louis Capazza a donné lecture du rapport général sur les divers concours à proposer et dont trois ont été admis et seront proposés à la commission ministérielle pour la répartition des prix affectés à l'encouragement de la locomotion aérienne.

Ce sont:

1<sup>er</sup> Une prime pour le voyage de plus longue durée en circuit fermé, sans escale ni ravitaillement;

2<sup>e</sup> Une seconde prime pour la plus longue distance parcourue, de ville à ville, sans escale ni ravitaillement;

3<sup>e</sup> Une prime spéciale affectée au petit ballon dirigeable de moins de 1,500 m. c., qui aura accompli la plus grande vitesse en circuit fermé d'au moins 50 kilomètres.

### AUTOMOBILISME

Il y aura en octobre, au Grand Palais, une exposition de l'aéronautique.

Elle sera exclusivement aéronautique. Les constructeurs n'y pourront exposer d'automobiles. La chose est décidée.

L'inauguration du Salon de peinture, de sculpture et de gravure de l'Automobile Club de France, est fixée au vendredi 3 mars, à dix heures précises du matin, au lieu de dix heures et demie, heure précédemment annoncée.

Voulez-vous avoir une voiture en tous points parfaite: silence, sécurité, souplesse? Achetez une automobile Charbon.

Charbon, Limited, 7, rue Ampère, à Puteaux.

Convaincu de répondre à un besoin général, et sans cesser de traiter aux mêmes conditions avantageuses que par le passé, l'Auto-Office a décidé de vendre indifféremment au comptant ou avec facilités de paiement, au gré et à la convenance de chacun.

L'Auto-Office, 76, avenue des Champs-Élysées, vend les châssis et carrosseries des

principales marques françaises et étrangères (agence exclusive pour Paris des automobiles de La Buire).

Voiture de luxe Charbon et Renault, en location, au mois, à la semaine ou à la journée. S'adresser pour tous renseignements à la maison Bondis et Cie, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris.

La maison Outhenin-Chalandre (Gaëtan de Knyff, directeur), 4, rue de Charlat, à Neuilly (porte Maillot), achète, vend et échange aux meilleurs prix les voitures d'occasion des premières marques. Elle a toujours en magasin des voitures parfaites de Panhard, Renault et Minerva.

Les usines Bollée, du Mans, ont à leur actif soixante ans d'expérience industrielle et trente-cinq années d'études spéciales concernant l'automobile. C'est une garantie que aucune autre maison ne peut donner. Succursale des usines Léon Bollée: 49, rue de Villiers, Neuilly-sur-Seine.

Il faut croire que lorsqu'on a goûté aux voitures marquées d'une croix de Lorraine, on n'en veut plus d'autres. M. le baron La grange vient d'acheter, en effet, d'un seul coup, une limousine 48 HP et deux coupés 40 HP à la Lorraine-Dietrich.

Pour avoir dans des conditions extrêmement avantageuses une voiture Léon Bollée, du Mans, ou une des merveilleuses voitures légères Zedel 1909, il faut s'adresser à M. Vendel, agent direct, 80, rue Brunel, Paris.

La bicyclette «Rivata», merveille de mécanique, peut être livrée de suite à la Société des Établissements Rivata et Cie, 11, rue de Berri, à des prix extrêmes de bon marché.

La Compagnie française de voitures électriques, 49, rue Cardinet — par Monceau — (garage pour 200 voitures), loue au mois, depuis mille francs, voitures confortables soit à pétrole, soit électriques; fait tous arrangements; personnel de premier choix. Téléphone: 542-68, 581-97.

La voiturette Sizaire et Naudin, 3,950 francs, 79, rue Lormel, Paris.

Le pneu Goodrich est supérieur au meilleur parce qu'il est le mieux étudié au point de vue de la composition spéciale de la

gomme, ce qui lui permet de durer plus que n'importe quel autre.

### SPORTS D'HIVER

Tandis qu'il y a encore de la neige, parlons en un peu.

Le ski, dont la pratique a été révélée aux Français il y a quelques années à peine, se développe chez nous avec une intensité stupéfiante.

On le pratique maintenant un peu partout en France avec faveur; on le pratique même à Paris, où à Paris! Non pas sur les pent



